



D. R.

Statut et lectures des pauses en sociologie du travail

Un objet d'étude impossible ?

Par Manuel Boutet, doctorant en sociologie, IPRAUS/ Université Paris X-Nanterre. Il réalise une thèse sur « L'ordinateur personnel. Modes de relation et de prise en main de l'informatique ».

Que font les salariés quand ils prennent une pause ? Les rares auteurs ayant envisagé cette question font tous le même constat : la pause a été l'objet de très peu d'investigations. Prenant place sur le lieu de travail, durant le temps de travail, les activités menées lors des pauses n'ont pourtant guère intéressé la sociologie du travail française. Leur statut marginal s'impose d'emblée, qu'on les considère comme un prolongement de l'activité de production, dont l'efficacité et les moments forts sont ailleurs, ou comme relevant du « hors travail », pour lequel il est alors également des temps plus significatifs car plus longs. Généralement désignés comme des « arrêts de travail », les temps de pause se trouvent ainsi situés en dehors de la production, soit du sens de l'activité de travail.

Dans son inspiration humaniste, la tradition française de sociologie du travail s'est toutefois voulu le porte-parole des hommes dans l'organisation productive ; ce faisant, elle a bien traité des pauses, malgré elle et sur un mode mineur, par son attention même

aux sociabilités au travail, et plus généralement à la parole des salariés à *propos* du travail¹.

L'étude des activités menées pendant les pauses doit alors lever un double obstacle. S'il peut d'une part sembler inutile de s'y attarder, c'est que la sociologie du travail s'intéresse d'abord au processus historique de prise en compte des hommes. Or, les pauses apparaissent tout en bas du classement des conquêtes salariales : après la retraite, la maladie, le repos annuel, hebdomadaire et journalier et le casse-croûte, le petit confort de la pause. Fait-elle l'objet d'un règlement, ou même d'une loi, elle reste encore la part la plus subordonnée des acquis sociaux.

D'autre part, il est également de bonnes raisons d'éviter leur étude. L'organisation du travail ne trouve-t-elle pas dans l'existence de ces temps chômés sa première et principale justification ? Il s'agira par exemple de cesser de rémunérer au titre du travail les temps de « relâche », en établissant un calendrier ou un emploi du temps. F. Taylor – dont la sociologie du travail française a fait son adversaire privilégié – a ainsi pris comme point de départ la « *flânerie ouvrière* »², en l'associant au « *freinage* » des cadences. Recherche du moindre effort et recherche de détente se trouvent ainsi identifiées³. Toutes les activités non fonctionnelles accompagnant le travail auraient pour seul horizon « la planque » : un poste sans effort ni enjeu, presque sans travail⁴. L'un des résultats de ce long travail de rationalisation est précisément que nous puissions aujourd'hui identifier les activités qui accompagnent le travail comme typiques des pauses, ce cadre étroit étant leur seul droit de cité. On comprend donc la réticence des sociologues à mettre en lumière ces temps et ces espaces non seulement informels, mais clandestins et menacés.

En nous appuyant sur trois textes particulièrement significatifs, nous entendons analyser la manière dont les pauses ont tout de même été décrites par la sociologie du travail. Leur réintroduction dans l'analyse sociologique suit deux principales figures. La première est celle de la pause comme un « arrêt de travail » engageant d'emblée un rapport de force. Dans la pratique quotidienne des pauses, se préparerait ainsi à la fois symboliquement et pratiquement le véritable arrêt de travail, la grève. La seconde figure est celle de la « salle de pause ». Son confort et son calme sont alors abordés comme autant de modes de surveillance, de contrôle et d'encadrement de la part de la hiérarchie de l'entreprise.

À travers ces deux figures, les pauses se trouvent toujours décrites et analysées hors d'une véritable attention à leur « contenu », lui-même d'emblée circonscrit aux relations entre

1 Les entretiens sollicités constituent le matériau privilégié de la sociologie du travail française [Borzeix, 1995].

2 Le terme lui-même a vieilli mais le thème est toujours d'actualité, avec des expressions telles que « gisements de productivité ».

3 Les ouvriers sont dessais de la mesure de l'efficacité par une *disqualification morale*, affirmant qu'ils auraient « intérêt » à « freiner ». Cette tendance à la nonchalance fonde ainsi chez Taylor la nécessité d'une mesure, afin de fixer des normes de production « objectives », sur la base d'une étude des temps opératoire requis.

4 Plutôt que plaisante, la « planque » risque alors de s'avérer ennuyeuse. Au-delà d'une confusion entre plaisir, détente, divertissement et loisir, nous essaierons de montrer ici ce que ce paradoxe doit à une conception tronquée de l'activité de travail.

travailleurs (appréhendées en termes politiques comme une résistance au pouvoir patronal), ou bien aux activités strictement « nécessaires », dont l'archétype est le « casse-croûte ».

Comment retrouver le pouvoir derrière les pauses

Dans un article récent, Nicolas Hatzfeld étudie « *la pause casse-croûte* » [Hatzfeld, 2002]. Cette ethnographie d'usine procède d'un décalage par rapport à la tradition de sociologie du travail, dont témoigne le sous-titre : « *Quand les chaînes s'arrêtent à Peugeot-Sochaux* ». L'auteur remarque en effet que les recherches en sociologie et en psychologie du travail considèrent généralement la pause casse-croûte comme « *par définition hors champ* ». Elles font ici le choix positif d'un objet d'étude : l'activité collective de production ; et d'un terrain d'investigation : le « *travail stricto sensu* ». Aussi les pauses n'échappent-elles pas seulement à l'analyse mais au regard même, dès le moment empirique de l'étude. N. Hatzfeld nous décrit ainsi le premier mouvement que lui vaut sa formation de sociologue : « *Spontanément, j'ai en tête de neutraliser le moment de pause en le dissociant du temps a priori signifiant, celui de l'activité collective de production* » [p. 34].

Les pauses comme résistance et « reprise de soi »

Les préventions du sociologue à l'égard des pauses ne s'arrêtent pas là. Leur évitement s'ancre aussi dans le rejet d'une posture inquisitrice : « *je veux laisser aux gens de l'usine le loisir de composer la face d'eux-mêmes qu'ils me donnent à voir* » [p. 35]. Or, la critique tombe d'elle-même dès qu'il prête attention aux pauses. C'est en effet sur la chaîne, pendant l'activité de travail, alors que les ouvriers « *acceptent d'être partiellement dépossédés d'eux-mêmes* » [p. 36] que le passage de visiteurs est évoqué par les ouvriers comme « *douloureux* ». La pause casse-croûte est bien au contraire un moment de « *reprise de soi* » après l'assujettissement « *consenti* ».

Pendant les pauses, avoir été introduit par les chefs ne suffit plus pour être accepté par les ouvriers : le chercheur doit alors conquérir un « *assentiment de type privé* » [p. 37]. Les groupes s'y forment sur la base de relations « *personnelles et reconnues comme libres* » ; leurs contours sont distincts de ceux des équipes de travail. N. Hatzfeld décrit la « *géographie sociale prévalant dans ces moments-là* » [p. 37], la manière dont les ouvriers arbitrent à la fois entre des « *affinités* » et entre la diversité des espaces disponibles (niches solitaires dans la fosse, tables modernes en bord de ligne, réfectoires officiels, café à l'extérieur, etc.). D'un côté, « *afficher ses affinités repré-*

sente une signification sociale assumée » [p. 38] ; de l'autre, des significations sociales sont bien attachées aux différents espaces de pause possibles. À travers ces regroupements, la « *reprise de soi* » propre aux pauses se prolonge donc dans une « *affirmation identitaire* ».

Énumérant quelques activités menées lors des pauses, le chercheur les présente clairement dans cette perspective. Il décrit la mise en scène du groupe, lors par exemple du commentaire des pages locales du journal par les ouvriers résidant dans les communes rurales de la région, ou encore la mise en scène de références distinctives « *pour partie individuelles* » : « *deux Marocains parleront de leur verger au pays, Dodo prêter son journal, la cégétiste sortira son magazine, les jeunes intérimaires prépareront une offensive à l'élastique contre la ligne d'à côté...* » [p. 40]. « *Affinité* » ne veut donc pas tout à fait dire solidarité : « *Le jour où [le jeune intérimaire] annoncera à la fois la fin proche de sa mission et son refus de se laisser faire, la fraternité rurale piquera du nez dans les sandwiches* » [p. 38]. Par le récit de cette défection, l'auteur souligne que ces groupes sont moins importants que l'« *affirmation identitaire* » qu'ils manifestent.

La « salle de pause », un espace sous contrôle

La considération de la « *salle de pause* » apparaît en même temps que tombent les dernières préventions du sociologue à l'égard des pauses comme objet sociologique : il découvre en effet que l'organisation du travail est déjà sur les lieux. Elle profite de la malléabilité des critères selon lesquels se forment les regroupements, et de leur fragilité, pour orienter ces petites sociabilités interstitielles, en vue de resserrer les liens au sein des équipes de travail [p. 38].

Si les pauses ne datent pas d'aujourd'hui, il faut rappeler que la situation actuelle se caractérise avant tout par leur institutionnalisation : d'un côté les temps pour déjeuner sont désormais garantis et plus longs, de l'autre cela signe l'abandon de leur gestion autonome [p. 45]. Institutionnalisée, la pause peut être équipée, appelant alors un autre mode de description : non plus seulement « *reprise de soi* », mais



D.R.

espace contrôlé. Si la machine à café est un lieu de rencontre [p. 38], l'auteur remarque qu'au « *café, la frontière repos-travail est moins ferme* » [p. 39] et les rapports hiérarchiques s'y expriment encore. La mise en place de la cafetière sous le contrôle de la hiérarchie est ainsi du « *sur-mesure en matière de gestion des hommes* » [p. 40]. Dans ce contexte, un nescafé tourné à l'avance, pendant les pauses, est une résistance menée avec doigté. L'auteur nous décrit également, dans un autre atelier, la destinée d'une innovation organisationnelle : les « aires de repos » [p. 41]. Cette « utopie d'ingénieurs » devait réunir chaque équipe dans un espace en bout de chaîne, attendant au bureau du chef d'équipe. Or les équipes, dans les faits, se dispersent et se répartissent entre toutes les aires de repos ; et les chefs d'équipe eux-mêmes rétablissent des cloisons et des paravents entre leur bureau et ces espaces.

Reprise de soi et espace sous contrôle, la pause est à la fois hors du travail et sur le lieu de travail. Hors de la production, et en quelque sorte aussi de la culture, de la famille, etc., ce terrain devient pourtant d'emblée un champ de bataille : « *Loin d'être les parenthèses imaginées initialement, ces moments de suspension du travail apparaissent progressivement au cœur des tensions que comporte l'organisation de la société de production que je suis venu étudier* » [p. 35]. Les « enjeux » de l'étude sont identifiés dans « *l'organisation du travail* »⁵ et les « résistances »⁶ qu'elle suscite ; aussi est-ce « l'évolution de la production » [p. 46] qui recèle pour N. Hatzfeld la clé de compréhension de ces tensions : « *les marges parlent de ce qui est au cœur* » [p. 46] – ici l'importance croissante de la communication [p. 47].

Si les pauses rentrent donc ici dans le champ d'analyse, c'est en tant que « résistances » par la « reprise de soi », ou en tant que dispositifs de contrôle avec la salle de pause ; mais nullement en raison des activités qui y sont menées. Jusqu'ici, la reprise de soi ou la salle de pause, permettent donc d'étudier « la pause » sans tenir compte des activités qui s'y déroulent.

Les limites d'un point de vue.

En deçà de la lutte, la vie d'usine

Pour étudier les activités menées pendant les pauses, nous avons besoin d'une autre posture que l'exploration, jusque dans l'arrêt des chaînes, des rapports de pouvoir issus des rapports de production. Nous la trouverons dans l'ouvrage de Robert Linhart, *L'Établi*, abondamment cité par les sociologues du travail français [Linhart, 1978]. Venu pour « *faire un travail d'organisation dans la*

classe ouvrière », cet intellectuel militant ne voit pas les pauses comme subordonnées au travail ou modelées sur le hors-travail⁷. Il montre plutôt que ces temps sont structurants d'un regard ouvrier sur l'usine, sans lequel il ne pourrait pas y avoir un « collectif de travail » distinct de l'organisation prescrite.

La temporalité des activités et des groupements : un point aveugle

C'est de même son expérience antérieure de l'usine qui a conduit N. Hatzfeld à l'ethnographie. Dès l'entrée sur le terrain, et contre les prénotions du sociologue, elle l'empêche d'ignorer les pauses, ces moments privilégiés où « *goûter à titre intime la résonance entre ces deux rencontres avec le monde des ateliers* » [Hatzfeld, 2002, p. 34]. Il se rappelle comment préparer son casse-croûte pour « être dans le ton ». Derrière la naturalité de la nourriture, le jeu de la mémoire révèle la densité de ces activités : se trouve associé à ce temps long ce que nous appellerons avec R. Linhart, une « *intelligibilité* » de l'usine pour les ouvriers. La lecture ensuite proposée par N. Hatzfeld ignore par contre la mémoire, la longue durée et les liens sociaux qu'elle trame.

L'hétérogénéité des « affinités » recensées – âges, ethnies, liens personnels, ou encore anciennes camaraderies d'atelier ou de grève – laisse pourtant deviner une circulation au sein des ateliers, dont les regroupements sont seulement le résultat. De même, si une « affinité » permet de distinguer un groupe d'un autre, on imagine mal qu'elle épuise à elle seule la diversité et la richesse des activités et des conversations partagées. N. Hatzfeld n'a pas cherché de compagnons, il s'est installé à la table la plus proche. L'histoire des regroupements reste ainsi hors champ, comme les rencontres et la manière dont les affinités entre ouvriers se découvrent. D'ailleurs, l'auteur choisit avec soin celles des activités qu'il nous présente : il nous précise par exemple que la lecture du journal « *n'est pas un simple passe-temps* » [p. 38]. Ce faisant, tous les passe-temps qui n'ont pas valeur d'affirmation identitaire se trouvent disqualifiés pour l'analyse. La plupart des façons de prendre une pause, ne valant ni comme gain ni comme résistance, sont alors au mieux énumérées : lire des revues ou des journaux, utiliser le minitel de l'entreprise à



D.R.

⁷ Du hors-travail, R. Linhart décrit la discipline des « foyers Citroën » et les dimanche après-midi angoissants de ces vieux ouvriers devant leur bière à moitié vide, qui ne savent que faire sinon attendre au café, immobiles, que renaisse le vacarme inhumain des machines.

⁵ Entendue comme exogène à l'activité des ouvriers eux-mêmes, c'est-à-dire comme l'organisation imposée par la hiérarchie, formelle et officielle.

⁶ Ces résistances peuvent être une lutte pour de meilleures conditions de travail aussi bien que des aménagements informels nécessaires à la production.

des fins personnelles, préparer des examens pendant le temps de travail, jouer au tiercé ou au loto, faire des mots croisés, jouer aux cartes, écouter un walkman, faire du tricot, regarder la télévision, écouter la radio, chanter au travail, etc.

La vie d'usine et la dynamique propre aux activités

L'ouvrage de R. Linhart est précieux parce qu'il n'explique pas la grève – au sens des causes d'un événement *a posteriori* inéluctable – mais la façon dont les ouvriers y viennent. Les activités ont pour lui une dynamique propre avant d'avoir une valeur – elles ont un dynamisme vital qui fait leur valeur. Dans sa description de la « guerre d'usure de la mort contre la vie et de la vie contre la mort »,

chaque interstice est recensé, chaque minute compte, pour peu qu'on puisse lui donner un autre sens que la subordination aux machines, et au-delà à l'entreprise disciplinaire de la « machine Citroën ».

Tout le début de l'ouvrage est consacré à la vie d'usine, qui ne sera qu'ensuite qualifiée d'« engourdissement ». N'en resteront alors que « dix heures ou neuf heures et quart de gestes tendus, entrecoupés de maigres interstices où, avant tout, chacun tente de reprendre son souffle » [Linhart, 1978, p. 64]. La lutte, « surcroît de travail » et « nouvel horizon », dépasse alors par son sens et ses conséquences les activités menées pendant les pauses, fragiles, précaires et manipulées⁸. Elle a ses propres temps et ses propres espaces [p. 55] :

les sabotages, les tracts, le piquet de grève, l'usine occupée, barricadée, fortifiée et même piégée, les réunions au café après le travail, etc. Son premier espace n'est pas le quotidien de l'usine mais la révolte « enfouie » en soi, l'imaginaire, et le temps long du souvenir, qui est à la fois sa ressource et son produit [p. 131].

Toutefois, la lutte ne pourra se développer qu'en investissant les espaces libérés par d'autres activités. Lorsque survient la provocation de la direction qui mènera à la grève, les conversations s'en font l'écho [p. 78], les temps morts sont investis par la préparation de l'action [p. 80], les tracts suivent le chemin des balancelles [p. 88], de petits meetings politiques sont organisés à la pause sur les marches [p. 89]. Et lorsque tombe la réaction de

la hiérarchie, l'auteur écrit encore « dans les interstices du travail, nous tentons d'en estimer l'impact » [p. 109].

Lorsque R. Linhart rejette la routine pour la lutte, il distingue ainsi très clairement deux registres de « sens » : l'intelligibilité propre à la vie d'usine et le sens de la lutte. Ni la discipline de l'atelier, ni celle de la lutte, n'épuisent la vie d'usine. Apparaissent ici les limites d'une approche en termes d'« affirmation identitaire », encline à confondre l'intelligibilité propre au déroulement des activités et le sens contestataire qui peut leur être attribué. Si de plus l'explication ne retient que ce qui contribue efficacement à la lutte, alors la plus grande part de la vie d'usine peut sembler n'avoir ni sens intrinsèque ni conséquences. Loin d'une telle condamnation, R. Linhart témoigne de son étonnement d'intellectuel face à la vie d'usine : ni la classe ouvrière ni la lutte n'ont l'aspect attendu. « La lutte des classes, niveau lampiste », ce sont des ouvriers qui explorent ensemble leur indignation, et découvrent leurs réactions comme « lutte » en même temps qu'ils construisent leur action. S'intéressant à cette genèse, R. Linhart découvre alors non pas des causes, mais les ressources et les potentiels de la vie d'usine, laquelle peut favoriser aussi bien l'« engourdissement » que la lutte. Seule cette indétermination de la vie d'usine permet l'action.

Les petites échappées des pauses sont le lieu privilégié de cette indétermination : ressources essentielles pour la lutte, les pauses se voient en même temps reproché de ne pouvoir exister que pour autant qu'elles n'entravent pas la production ; le temps libéré sur le travail reste lié à celui-ci. Pendant le travail, « le mécanisme de l'habitude réintroduit une petite sphère de liberté : je regarde autour de moi, j'observe la vie de mon bout d'atelier, je m'évade en pensée » [p. 49]. Quant aux « interstices de temps dont on ne peut rien faire » [p. 47] ils se trouvent plutôt avant que la chaîne ne démarre, le matin. Là aussi, l'attente est tout entière polarisée vers le travail, mais à cet instant l'ouvrier ne peut pas encore s'appuyer sur son activité pour se saisir de cet engagement dans le travail. De ce fait, « le silence [y] est une menace : tout est prêt » [p. 46].



D.R.



D.R.

8 Le plaisir au travail est un moyen de pression, permettant par exemple à la hiérarchie de faire « prendre leur compte » aux grévistes récalcitrants.

Les catégories conventionnelles (travail, résistance, etc.) ne pouvant être appliquées qu'une fois cette indétermination levée, il nous faut d'autres catégories d'analyse pour décrire le « contenu » des pauses. Ne plus prendre en compte seulement la pause comme interruption du travail, c'est en effet poser la question de la *genèse des activités*. Il ne s'agit plus seulement de recenser les espaces que les pauses libèrent, mais de repérer ces activités et leurs temporalités, en étudiant la manière dont elles s'élaborent, se stabilisent, et pour certaines s'instituent.

Les temporalités des activités menées pendant les pauses Des activités structurant le temps social

Des « résistances » à l'organisation du travail, R. Linhart en rencontre ; mais elles ne viennent pas seules. Le cortège est long de toutes les activités qui n'intéressent les ouvriers que pour autant qu'ils sont au travail. Le mobile est puissant qui mobilise toute leur ingéniosité. À côté de la pause légale, surtout occupée par le sandwich, les ouvriers libèrent du temps sur le travail, par de « *minuscules tactiques de poste* »⁹ [p. 13], jusqu'à l'idéal d'une réorganisation complète de la production¹⁰ [p. 33] – libérant autant d'occasions de cigarettes, de casse-croûte, mais surtout de conversations. Ces temps conquis permettent de « *rendre visite* » et « *dire bonjour* » à ses connaissances. Itinéraires et rencontres constituent la vie de l'usine. Et lorsque l'auteur constate qu'à l'impression de grand vacarme de ses débuts, s'est substituée une « intelligibilité » de cet univers, c'est dans ces activités des pauses qu'il en trouve l'origine. Il précise la façon dont elles structurent sa journée : l'attente du casse-croûte du matin, celle de la cantine, puis du casse-croûte de l'après-midi, et enfin de cinq heures du soir [p. 50]. Plutôt qu'un horaire de travail et ses libertés, la journée de travail a pour les ouvriers le sens d'une trame temporelle faite de tout ce qui leur donne prise sur leur environnement.

Sur la trame temporelle tissée des attentes d'une pause à la suivante, s'élabore à la fois le collectif de travail, par les circulations que les pauses permettent, et l'activité de production elle-même : parce qu'il faut la pénétrer pour trouver du temps à libérer, parce que les activités ainsi conquises n'ont d'intérêt que par rapport à elle. L'activité de travail n'est pas constituée d'un seul temps homogène – « le temps du travail » – et de ses interruptions, mais bien d'activités qui se côtoient et s'entrecroisent selon des temporalités qui se chevauchent ; et ces activités ne sont pas toutes rangées par les acteurs sous la catégorie de « travail ». Replacées dans cette perspective,

même les activités menées lors des pauses les plus courtes peuvent avoir du sens. Qu'est-ce qui se trame dans une cigarette ? Une *consumation*, une dépense, un sacrifice, une esthétique [Bataille, 1967]. Un instant est doté d'une qualité particulière, une fois passé la mémoire pourra s'y attacher, anticipé il est attendu. On reconnaît là la structure du temps social, qui est en particulier celle des rites. Ne considérer que la production, ou même l'action, laisse à penser ce que l'on fait pendant les pauses comme insignifiant. Or, le temps de l'activité est bien sûr nourri de ces moments utiles et de ces moments forts, mais il ne serait rien s'il n'était également tissé à partir des attentes et des souvenirs.

Pour comprendre l'« effet de trame » qui caractérise ces temporalités, le geste de travail comme geste technique fournit un cadre commun incluant aussi le repos, l'attente et leur charge d'efficace et de mémoire¹¹. Les postures du repos et de l'attente comptent bien en effet elles aussi au nombre des « techniques du corps » [Mauss, 1950]. F. Taylor ne retenait du destin auto-centré du geste que sa seule détente ; il faut réintroduire ici la question de la conduite de l'activité par l'opérateur.

Des activités régulant les gestes de travail

Pour cela, nous nous appuyons sur l'analyse par Catherine Teiger des « *fonctions des activités langagières non-fonctionnelles* », étudiées dans des situations où la parole est interdite [Teiger, 1995]. La tâche peut en principe être effectuée en silence ; aussi la parole est-elle pour les organisateurs du travail une perte de temps à éliminer par divers moyens. Par exemple, un environnement bruyant sera volontairement maintenu afin d'empêcher la plupart des conversations. Or parler permet aux opératrices de « *maintenir une certaine stabilité personnelle permettant d'assurer la régularité de la production* », ainsi « *parlent-elles pour* » rester éveillées (maintenir leur vigilance), durer et endurer (lutter contre la monotonie), garder le rythme, jouer, s'empêcher de fantasmer. La parole est ainsi une activité parallèle qui vient *réguler* l'activité de production, sans remettre en cause son organisation fonctionnelle prescrite. Il s'agit là d'une condition de possibilité de l'activité même, ignorée par les responsables de l'atelier qui combattent ces régulations. L'activité des opératrices est ainsi un composé, dont la cohésion tient

11 Il existe tout un continuum de gestes entre le repos et l'agitation. Les positions de méditation en sont un exemple, de même que la posture du guetteur présentée par L. Thévenot [1994].



9 Sur un poste au quota, il s'agit d'arrêter quand on a fait sa production [p. 41] ; sur un poste à la chaîne, d'accélérer et de « remonter » la chaîne [p. 12] ; lorsqu'on est dépassé et que l'on « coule », c'est prendre le risque de « décrocher une caisse », retardant toute la production d'une voiture.

10 Cette réorganisation de la production est réalisée par trois Yougoslaves « au carrousel des portières » ; ils montent des serrures, assurent la production avec une diminution des défauts, ainsi qu'une aide aux débutants et aux postes proches. Ils y parviennent en appliquant un modèle d'efficacité opposé au modèle dominant : pendant un tiers du temps, par roulement, ils font tout autre chose que « travailler ».

tout autant à l'activité enchaînée qu'à la parole. C. Teiger nous en présente un exemple paroxystique à travers les « remontées de chaîne » d'opératrices de montage électronique. Celles-ci discutent tout en travaillant ; mais pour travailler, elles doivent regarder sans interruption ce qu'elles font. Aussi sont-elles la plupart du temps condamnées à parler sans se voir ; contrainte qui leur est douloureuse. À l'occasion, elles échangent tout de même de brefs regards, qu'elles doivent conquérir. Pour y parvenir elles accélèrent, en quête de deux secondes « libérées ». La même trame temporelle de la conversation est à la fois ce qui régule le travail de l'opératrice et ce qui donne sens aux micro-pauses faites le temps d'un regard. La rythmicité des gestes des opératrices se développe entre l'emprise du mouvement enchaîné, et la prise sur les choses et sur elles-mêmes qu'elles construisent en parlant. Il n'y a là ni besoin, ni but, ni habileté préformée. Les opératrices inventent cette médiation de la parole qui met en ordre leur univers, en réponse aux problèmes posés par leur environnement, autrement dit pour s'y sentir un peu mieux.

L'« insertion affective » des opératrices prend ici la forme d'une conduite de l'activité selon des normes issues de l'activité même [Bidet, 2003]. Le contraste est alors frappant avec les mesures de performance des organisateurs, souvent tributaires de choix moraux opposant plaisir et rendement. Ces valeurs peuvent toutefois recouvrir elles aussi des normes pratiques : comme l'écrit R. Linhart, les organisateurs n'hésitent pas à produire un peu moins pour mieux maîtriser les hommes. Si opératrices et organisateurs s'opposent donc quant à l'évaluation de l'activité : « empêcher la parole pour gagner du temps d'un côté, gagner du temps pour pouvoir parler de l'autre », les valeurs défendues par les opératrices tirent toute leur efficacité critique de leur genèse dans l'activité de production elle-même.

Conclusion

L'analyse du statut et des lectures des pauses en sociologie du travail, permet d'éclairer ainsi la manière dont la discipline s'est historiquement construite, sur la triple base d'un certain rapport « éthique » du chercheur à ses terrains, d'un strict découpage entre travail et hors-travail et d'une posture de critique sociale.

Selon cette approche, les moments de pause sont riches de résistances et pour cela précieux ; et pourtant, les recherches qui se réclament de cette analyse évitent les pauses. Il est aisé de le justifier sur le mode de l'engagement « éthique » du chercheur : ces espaces sont fragiles, aussi mettre à jour la richesse des activités qui y sont menées risque bien alors d'affecter leur légitimité en les faisant quitter l'espace de la « nécessité » (fatigue et repos, faim et repas) pour celui du luxe et du superflu.

Mais cette « fragilité » attribuée par principe aux pauses est un sous-produit du cadre d'analyse proposé : les temps de pause y apparaissent exclusivement « agis » et animés de l'extérieur ; les résistances elles-mêmes y sont expliquées avant tout à partir de ce qu'elles contestent. Ces temps libérés sont sujets à un appauvrissement systématique, par le recours exclusif aux représentations qui structurent le champ du travail. Ils sont alors identifiés à des interruptions de l'activité, et désignés comme des « besoins », des « droits » ou des « vides » selon que l'on soit dans le champ de l'action collective, de l'intervention de l'État, ou de l'organisation du travail. Or par le recours à ces seules conventions, leur genèse est manquée.

Au contraire, l'attention aux temps de pause permet de réévaluer les activités qui accompagnent le travail, en les inscrivant dans les temporalités qui sont les leurs. L'analyse de l'activité de travail se trouve alors ré-ouverte, en distinguant notamment la description des activités et les étiquetages conventionnels *a posteriori* tels que travail ou hors travail, discipline ou résistance. ■

BIBLIOGRAPHIE

[...]

- ↳ Bataille G., 1967, *La Part maudite*, Paris, Minuit.
- ↳ Bidet A., Pillon T. et Vatin F., 2000, *Sociologie du travail*, Paris, Montchrestien.
- ↳ Bidet A., 2003, « Le corps, le rythme et l'esthétique sociale. Leroi-Gourhan, sociologue du rythme », in Dossier « Rythme(s) », *Alinéa. Revue de sciences sociales et humaines*, n° 15.
- ↳ Borzeix A., 1995, « La parole en sociologie du travail », in Boutet J. (éd.), *Paroles au travail*, Paris, L'Harmattan.
- ↳ Bozon M. et Lemel Y., 1989, « Les petits profits du travail salarié. Moments, produits et plaisirs dérobés », *Revue française de sociologie*, vol. 31, n° 1.
- ↳ Clark P.A., 1985, « A review of the theories of time and structure for organizational sociology », *Research in the Sociology of Organizations*, vol 4.
- ↳ Clot Y., 2003, *La fonction psychologique du travail*, Paris, PUF (3^e éd.).
- ↳ Dodier N., 1995, *Les hommes et les machines. La conscience collective dans les sociétés technicisées*, Paris, Métailié.
- ↳ Elhadad L. et Querouil O., 1981, « L'apparition des congés payés », *Temps libre*, n° 1.

[...] BIBLIOGRAPHIE

- ↳ Goffman E., 1974, *Les rites d'interaction*, Paris, Minuit.
- ↳ Grossin W., 1983, « Le temps de travail des salariés : vers une diversification des statuts », *Le Travail Humain*, vol. 46, n° 2.
- ↳ Linhart R., 1978, *L'Établi*, Paris, Minuit.
- ↳ Hatzfeld N., 2002, « La pause casse-croûte. Quand les chaînes s'arrêtent à Peugeot-Sochaux », *Terrain*, « Travailler à l'usine », n° 39.
- ↳ Mauss M., 1950, « Les techniques du corps », in *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF.
- ↳ Mauss M., 1950, « Essai sur les variations saisonnières des sociétés Eskimos. Étude de morphologie sociale », in *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF, Quadrige.
- ↳ *Revue Temps Libre*, 1981-1985.
- ↳ Teiger C., 1995, « Parler quand même : les fonctions des activités langagières non fonctionnelles », in Boutet J. (éd.), *Paroles au travail*, Paris, L'Harmattan.
- ↳ Thévenot L., 1994, « Le régime de familiarité. Des choses en personnes », *Genèses*, n° 17.